CLARA ZETKIN

LES BATAILLES RÉVOLUTIONNAIRES DE L'ALLEMAGNE

A la mémoire de Rosa LUXEMBOURG,
Karl LIEBKECHT, Léon JOGUICHÉS,
Eugène LÉVINÉ, Frantz MEHRING, et des vaillants tombés en 1919.

PARIS

Bibliothèque Communiste

1920

PRJX : 75 centimes.
Clara ZETKIN

LES BATAILLES RÉVOLUTIONNAIRES DE L'ALLEMAGNE

A la mémoire de Rosa LUXEMBOURG,
Karl LIEBKNECHT, Léon IOGUICHÉS,
Eugène LÉVINÉ, Franz MEHRING, et des vaillants tombés en 1919.

PARIS

Bibliothèque Communiste

1920
INTRODUCTION

Le 14 janvier 1920 a été le premier anniversaire du jour fatal où des mains ennemies arrachèrent de notre sein Rosa Luxembourg et Karl Liebknecht, qui payèrent de leur vie leur fidélité au socialisme et à la Révolution. Ils sont tombés pour la cause qu’ils servirent toute leur vie; ils sont tombés non dans l’ardeur du combat, sous les coups d’adversaires vaillants et chevaleresques, risquant dans la lutte leur propre vie. Prisonniers sans défense, ils ont été les victimes de la camarilla militaire. Ils ont été lâchement, traitreusement, assassinés par d’infâmes bourreaux galonnés. Comble d’ignominie, la récompense promise pour chacune de ces têtes a joué un rôle tout aussi grand que le fanatisme de la haine. C’est ce qui est prouvé par le fait que les assassins trouvèrent, en vérité, assez de force pour accomplir leur sinistre besogne et fêter ensuite son accomplissement dans une abominable orgie, mais n’eurent pas le courage de prendre la responsabilité de leur forfait. Les procès scandaleux de Rung-Vogel et de Marloh et la scandaleuse affaire de Sklaretch qui n’a pas encore subi d’examen judiciaire, parlent avec suffisamment d’éloquence pour qu’il n’y ait pas d’équivoque sur cet alliage avantageux de considérations politiques et de calcul d’intérêt qui forment le terrain nauseabond sur lequel ont grandi les crimes écœurants dont les victimes furent Rosa Luxembourg, Karl Liebknecht, Léon Joguiéchès, et tant d’autres combattants d’avant-garde de la Révolution prolétarienne.

Cet alliage de mobiles politiques et de lucre comporte une signification particulière. Elle montre
indubitablement à quel degré de décomposition est tombée la société bourgeoise. L'élèvement du meurtre commis par trahison, par des mercenaires assassins, au rang de méthode tolérée de lutte politique ; l'impuissance, la tolérance bienveillante et peut-être l'aide secrète du gouvernement ; la bruyante approbation du crime par les sphères possédantes et régionales ; l'acquittement des meurtriers, tout cela pris ensemble représente un symptôme incontestable de décomposition absolue dans le domaine de la politique, de la morale et du droit, de la société au maintien de laquelle s'acharnent avec tant de ferveur tous les Ebert, Scheidemann, Bauer et David, en étroite alliance d'esprit avec les Erzberger, Dernburg et Stinnes. En recourant à des procédés repoussants par leur bassesse morale et leur lâcheté, dans l'unique but d'éviter une lutte ouverte, honteuse avec son ennemi implacable, la société bourgeoise prouve malgré elle qu'elle est mûre pour la chute, que sa disparition est nécessaire dans l'intérêt de la morale publique, tout autant que dans l'intérêt de la communauté. La main d'un assassin a voulu imposer pour toujours le silence aux chefs, dont la parole accusatrice appelait les masses à la lutte : Rosa Luxembourg, Karl Liebknecht et d'autres combattants qui partagèrent leur sort. Mais l'œuvre à laquelle ils ont travaillé, avec une fidélité absolue, est restée vivante, et la mort même de ces vaillants assassinés lui donne une autre vie. Les meurtriers de nos chers disparus vivent, vivent largement, joyeusement, mais l'œuvre à laquelle ils se sont vendus porte en elle les germes d'une mort certaine. Et elle doit mourir. La Némésis de l'histoire ne souffre pas qu'on se ris de l'histoire. L'avant-garde révolutionnaire du prolétariat allemand ne doit pas l'oublier un seul instant. Dans l'action, dans la lutte de cette avant-garde, la vie de ces morts doit se prolonger aussi longtemps que ne sera pas atteint le but qui nous lie par des liens plus forts que la mort : la société communiste, dans l'amour de laquelle ont vécu et pour laquelle sont mortes toutes les victimes de la contre-révolution.

LES BATAILLES RÉVOLUTIONNAIRES DE L'ALLEMAGNE

Nous sommes au début de janvier 1919. Deux mois à peine se sont écoulés depuis la révolution de novembre. De jour en jour, il devient plus évident, ainsi que les communistes l'ont constamment souligné, que la lutte est menée non pour une particularité de la révolution, mais pour la révolution dans son intégrité, pour sa nature, son programme, son but. Réforme bourgeoise ou révolution prolétarienne, voilà la question. En d'autres termes : nouvelle forme de Gouvernement ou régime nouveau, développement complet du régime de la bourgeoisie au moyen de la démocratie bourgeoise et, par conséquent, existence ultérieure de la société capitaliste, ou dictature de la classe prolétarienne, réalisable par le régime soviétiste, et instauration du socialisme. Il devient de plus en plus certain que la social-démocratie majoritaire et sa sœur jumelle, la bureaucratie syndicale, continuent honteusement, mais systématiquement, l'œuvre commencée le 4 août 1914, dans des conditions tout aussi honteuses et systématiques : trahison du socialisme, passage dans le camp du capitalisme, détournement du torrent révolutionnaire déchaîné dans les étroits canaux, dans les eaux pacifiques d'une réforme convenable, à la réalisation de laquelle la bourgeoisie et la caste militaire participeront avec satisfaction. Voilà le but de leurs rêves ambitieux, rêves dignes d'esclaves qui n'osent pas même penser à leur liberté.

Tremblant de peur devant les capitalistes, le gouvernement Ebert-Scheidemann-Landsberg s'ef-
force de faire obstacle à la victoire du nouveau régime en destituant, à Berlin, le préfet de police Eichorn, membre du parti social-démocrate indépendant. Cette ordonnance ne fut qu’un annexe dans la chaine entière des actes visant au désarmement du prolétariat révolutionnaire de Berlin et à l’armement de la bourgeoisie contre-révolutionnaire. Il doit servir de prélude au renoncement complet des ouvriers à la révolution, à leur soumission absolue dans tout le pays au joug capitaliste ; il est aussi le prologue de cette miserable comédie du gouvernement social-démocrate, se maintenant au pouvoir par la grâce de la bourgeoisie.

L’avant-garde révolutionnaire des ouvriers berlinois se dresse sous cet affront brûlant. Elle fait ce que son devoir et son honneur exigent d’elle et relève le gant qui lui est jeté. N’ayant pas l’idée claire de la situation historique et n’étant pas en état d’évaluer exactement les forces en présence, sans guides qui auraient su tracer et limiter l’objet concret de la lutte, en conformité avec l’état de choses et par rapport aux forces des deux clans hégémoniques et qui, de plus, se seraient chargés de diriger, pour atteindre le but visé, toute l’énergie révolutionnaire, l’avant-garde du prolétariat de Berlin s’orienta dans une nouvelle direction. Elle ne se contente pas d’une action énergique ayant comme mots d’ordre : le retour d’Eichorn, l’éloignement de Berlin de la garde contre-révolutionnaire de Noske, l’armement des ouvriers et la soumission des forces armées à leur contrôle. Elle va plus loin et pose la revendication suivante, autour de laquelle pouvaient alors se rallier tous les éléments révolutionnaires du pays : démission du gouvernement des traitres et des renégats.

Elle appelle à la grève générale, qui doit se transformer inévitablement en insurrection générale, convie à la lutte contre l’ennemi, pour lequel il y va de son existence. Tout cela s’effectue dans de telles circonstances que les bataillons de choc des révolutionnaires berlinois sont voués inévitablement à subir le sort des communards de Paris. Sans parler des grandes masses ouvrières du pays, le prolétariat même de la capitale ne marche pas en masse compacte derrière cette avant-garde. Au plus fort de la lutte, au lieu d’actions décisives, des négociations se poursuivent avec l’ennemi, ce qui fait perdre à l’insurrection sa force combattive. Les différents épisodes de cette insurrection, furent la saisie du Vorwaerts, enlevé aux ouvriers berlinois par une clique de pontifes du parti, ainsi que la saisie de quelques autres journaux, qui apportèrent un soutien fraternel à l’organe officiel de Scheidemann, dans l’action glorieuse de barrer la route à la révolution, tout en couvrant ses pionniers de flots de boue.

L’avant-garde révolutionnaire des ouvriers berlinois brûle du désir de combattre. Elle se bat avec un courage héroïque. Elle cède seulement devant la supériorité des obus de gros calibre et des lance-mines ; elle s’épuise, victime de l’incohérence et de l’insuffisance de sens révolutionnaire et d’énergie dans les masses prolétariennes de Berlin et d’ailleurs.


Dans cette atmosphère de haine, de peur, d’enfermement de victoire, d’orgie sanglante, on fait re tomber toute la responsabilité du déclenchement et du développement du mouvement insurrectionnel sur le parti communiste. « A bas les spartakistes ! »
tel est le cri de tous ceux pour qui la révolution est le jugement dernier. Alors qu'en réalité, les chefs du parti communiste, qui venait à peine de s'organiser et qui n'avait pas réussi à s'implanter fermement, ne dirigèrent pas l'insurrection de janvier. 

Evaluant justement la situation, ils exigèrent que les cadres du mouvement fussent révélés et que toute l'énergie fût alors concentrée pour atteindre le but assigné. Quant la lutte, qui, de leur avis, avait été faussement conçue et mal commencée, éclata quand même, ils ne purent naturellement pas porter un coup dans le dos des combattants. Ils se virent donc obligés d'agir de sorte que le parti communiste soutint les prolétaires entrés en lutte, autant que le lui permettait son point de vue de principe et de tactique.

En dépit de cet état de choses, le sort voulait que l'accusation retombât sur les communistes et sur leurs militants, d'avoir été les instigateurs de l'insurrection de janvier. Contre eux se déchaînait maintenant une tempête de haine et de poursuites abominables les couvrant de calomnies et les menaçant de mort. « Mort à Liebknecht ! Mort à Rosa Luxembourg ! », « Liebknecht et Rosa Luxembourg à la lanterne ! », s'exasclamait-on, chaque jour, dans des feuilles répandues par centaines de milliers d'exemplaires ; tandis que les journaux bien intentionnés déclamaient le même châtiment, en des termes à peine voilés, et que les officiers, à qui l'on prometait l'impunité et une récompense pour l'assassinat, s'en entretenaient. Le 14 janvier, le flot sanglant emportait dans son tourbillon, les corps de Liebknecht et de Rosa Luxembourg. La secousse, causée par leur horrible mort, haïe la fin de leur compagnon d'armes et ami, Frantz Mehring, dont la santé, si ferme autrefois, avait été ébranlée par de nombreux mois de détention, particulièrement pénibles pour une classe de 70 ans. Ainsi mourut ce grand chef de la classe ouvrière allemande, qui, bien que sa mort ait été « naturelle », n'en est pas moins une victime de la grande bataille entre la révolution et la contre-révolution.

Février-mars 1919. Les beaux discours révolutionnaires de l'Assemblée nationale ne purent pas endormir la révolution, car ils étaient nettement accompagnés d'actions contre-révolutionnaires. La terreur blanche de la garde de Noske se montra également impuissante à étouffer la révolution.

Dès lors, sa fermentation devint de plus en plus violente. Ainsi qu'il en avait été après les événements de novembre 1918, mais avec une force plus grande, plus irrésistible, monte la vague révolutionnaire, qui vient battre les fondements de l'édifice capitaliste, fortement ébranlé par les secousse de la guerre universelle.

Le flot des mouvements grévistes enfle, dans la région du bassin houiller du Rhin, de la Westphalie, gagne l'Allemagne centrale et s'étend du côté de Bade, de la Bavière, du Wurtemberg, attirant dans son tourbillon de nouveaux et de nouveaux groupements syndicaux et atteint à Berlin, des proportions imposantes. Les revendications d'augmentation de salaire posées par les esclaves révoltés du capital, possèdent maintenant un axe commun de cristallisation et sont pénétrées d'une seule et même volonté : la socialisation. Les soviets, le pouvoir soviétique — c'est sont les mots d'ordre du mouvement.

Dirigeants et défenseurs de l'ordre bourgeois, jouent au parlementarisme, perdent leur assurance. Comptant sur la crédulité des masses, ils font des concessions, mais purement verbales. De vastes réclames font leur apparition, émanant d'entreprises de filouterie politique, déclarant que « la socialisation s'avance », que « la socialisation entre en vigueur », etc. A Berlin, les dirigeants social-démocrates majoritaires sont dans le fond de leur âme, résolument contre les grèves, mais, devant le courant impétueux du mouvement des masses, font mine, à contre-cœur, de les soutenir. Les chefs des indépendants n'approuvent la lutte qu'à moitié et,
 cette fois, de nouveau dans un moment critique. Les opérations décisives font place aux pourparlers. À quelque chose près, le tableau général de la lutte, dans la majorité des diverses localités d'Allemagne, est le même. Le mouvement se disloque, avant même que le gouvernement soit obligé de changer les jets de ses promesses en espèces sonnantes d'actions révolutionnaires. Là où les révolutionnaires révoltés contre le capital et le gouvernement capitaliste, font preuve d'entêtement dans la lutte, les défenseurs de « l'ordre » les ramènent par le sang et le fer, à leur ancienne condition d'esclaves.

La carte de membre du parti social-démocrate d'une main, et de l'autre le sabre du général Gallifet, Noske sauve le nouveau royaume des millionnaires ; il devient le héros préféré des fabricants, des marchands, des pilliers de Bourse, des spéculateurs, des hobereaux, des commiss-voyageurs, des politiciens petits-bourgeois, des professeurs, des pasteurs pangermanistes et des mondaines et demimondaines de mœurs plus ou moins légères. Ses acolytes : Merker, Guerstenberger, Lutvitz et autres, cueillent dans la guerre civile ces lauriers qui leur ont glissé des doigts dans la guerre de brigandage impérialiste. Mais, de l'avis de ces messieurs, il est nécessaire de châtier avec une rigueur particulière l'avant-garde du prolétariat berlinois, qui n'a pas voulu renoncer à son idéal socialiste et à ses exigences révolutionnaires, malgré l'exemple d'Ebert et de Scheidemann et de leurs amis Wels et Ernst, et en dépit de l'action « éducative » de l'organe central des avocats de la courardise et du renégatisme.


A nouveau, les contre-révolutionnaires, ivres de sang, hurlent : « A bas Spartakus ! ». « Mort aux Spartakistes ! ». Et le Spartakiste, c'est tout prolétai or suspect, qui a l'audace de douter de la sainteté bienfaisante du régime capitaliste et de sa propre démocratie, et qui ne vénère pas cette trinité composée de l'amour d'Ebert pour le peuple, de la perspicacité gouvernementale de Scheidemann et de la noble compassion de Noske. Encore une fois, le parti communiste n'a pas « organisé » la grève et ne l'a pas dirigée. Il n'a pas pu, naturellement, par l'intermédiaire des indépendants, conclure un accord avec les social-démocrates majoritaires, qui se préparavaient nettement à la trahison, pas plus qu'avec les bureaucrates syndicalistes : de même qu'il n'a pas pu suivre les chefs des indépendants, ces hommes aux hésitations et aux doutes éternels, forts en paroles et faibles en action. Gardant sa fidélité à son drapeau, il devait suivre sa propre voie ; mais il ne pouvait pas rester, en même temps, dans un « splendide isolement », hors des masses prolétariennes combattantes. Il devait tendre à porter les grèves qui éclataient, avec la force d'un élément, au niveau d'une action politique consciente des
masses ; avec un programme bien défini, il devait appliquer toutes ses forces à mobiliser les grandes masses et à les élever au plus haut degré du sentiment révolutionnaire et de la volonté. Mais, en tout cas, il n’a nullement contribué à l’explosion de la lutte armée.

Cela ne devait pas empêcher la meute d’assassins de la bourgeoisie de se jeter à nouveau sur lui ! De tous les partis et organisations, c’est encore au parti communiste que revient l’honneur de la haine mortelle de l’ennemi et des pires les plus graves. Ses bureaux, ses dépôts, ses typographies sont dévastés, sa littérature de propagande est brûlée, la Rote Fahne, ce précieux héritage de Rosa Luxembourg et de Karl Liebknecht, est frappée d’interdiction. Plusieurs des militants du parti sont arrêtés, les autres sont traqués et se voient dans l’obligation de fuir l’Allemagne ou de se cacher. Les bourreaux de la bourgeoisie assassinent Léon Loguichès, qui, après Rosa Luxembourg, était le militant le plus capable du parti, son organisateur le plus talentueux. Malgré que Léon Loguichès n’ait jamais agi publiquement et qu’il soit même, personnellement, inconnu de la majorité des spartakistes, les bandits « de l’ordre » l’arrêtent dans son appartement et l’enferment dans la prison de Moabit. Là, il est soumis aux pires tortures qui, cependant, n’arrachent pas un mot à ses lèvres ; et c’est dans cette prison que Taunchik, l’assassin de Dorembach, le tue traitrèsement d’un coup de feu. Il va de soi qu’on parle d’une « tentative d’évasion », dans l’escalier de la prison de Moabit, derrière sept verrous, comme il en fut de Liebknecht, tué après « tentatives d’évasion » dans les ombrages du Tiergarten. Les tentatives d’évasion, en temps de dictature d’une classe qui se prosterne devant l’ordre de la bourgeoisie, se sont toujours montrées fatales pour les militants révolutionnaires. Au contraire, elles réussissent invariablement aux Vogel, aux Marloh et à d’autres spadassins de la réaction, que de confortables automobiles réussissent toujours à soustraire avec bonheur aux foudres de la justice militaire.

La République Soviétiste de Munich.

May 1919. Munich, ville gaie, ville de mœurs libres et légères, ville des bouchers, des petits bourgeois au cou sanguin, adorateurs passionnés de la bonne bière, ville bigarrée, vivant dans l’insouciance d’une vie de bohème, s’est transformée en une ville assiégée et conquise.

On n’entend plus dans les rues que le crépitement des fusils et des mitraillettes, l’éclatement des grenades et les ordres menaçant de fusillades en masse; on n’y voit plus que gardes-blancs, s’enivrant du sang des spartakistes, et « citoyens » pleins de rage et de haine, applaudissant aux bourreaux et exigeant toujours plus d’assassinats et de tortures. Dans les quartiers ouvriers, dans les rayons où la lutte est rage, au mur de chaque maison, dans chaque cour, la mort guette hommes et femmes, dont les vêtements, la conduite, la vue excitent le soupçon qu’ils ont, avec les « gardes-rouges », participé à la lutte pour la République soviétique. Tous les plus bas instincts de la nature humaine sont déchirés et célébrent les orgies bruyantes de l’espionnage et de la délation. Partout où le regard se porte, ce ne sont qu’executions en masse, et files infernales de prisonniers qu’attendent les pires tourments, physiques et moraux, et la mort de la main du bourreau.

L’unite de la nouvelle Allemagne, qui ne s’était en rien exprimée jusqu’alors, a trouvé maintenant une brillante expression dans l’étroite collaboration amicale des bataillons volontaires et des défenseurs des « patries » isolées. Tous. Ils sefforcent, dans un effort commun, d’étrangler la République soviétique de Munich. Les vieilles, les profondes contradictions de « culture nationale » entre les vrais Bavarois, les Badois, les « gens du Nord », les « cochons de Prussiens » et les Saxons, disparaissent comme de la fumée dans une vapeur de sang, enveloppant toute la jeunesse bourgeoise : étudiants, bureaucrates, ingénieurs, de même que les désœuvrés
de toutes classes. Tous, ils se sont liés pour la défense des coffres-forts capitalistes et de la société existante établie au cours des siècles par la nature même et par la volonté de Dieu. La douloureuse iniquité pour le maudit anneau de Niebelung, pour son étincelant de la propriété capitalistes et pour son règne et la haine mortelle pour le prolétariat révolutionnaire, menaçant « les biens les plus sacrés » des peuples d'Europe et du monde, voilà le solide ciment qui lie, de nos jours, tous les partis politiques, toute la bourgeoisie de la nouvelle Allemagne. Car, en dépit de son décor démocratique, l'Allemagne reste un pays capitaliste où règnent la bourgeoisie et sa terre blanche. Les événements de Munich l'ont prouvé indubitablement.

Du point de vue historique, le mouvement révolutionnaire du prolétariat de Munich ne représente rien de plus qu'une nouvelle édition, « revue et corrigée », par tous les collaborateurs politiques possibles. Il est, par rapport à ces combats, ce qu'une expérience scientifique est par rapport à une formule. Ce n'est pas que je veuille dire que la république soviéstatie, qui représente l'une même et tout le programme de la lutte, doit être considérée comme une expérience, faite conformément à une formule scientifique. Certes, non. Pour autant que la République soviétique de Munich incarnait la volonté et l'action de la masse, elle apparaît comme la manifestation naturelle, immédiate, de la lutte de classe du prolétariat. Les forces historiques combinées, cherchent en elle l'expression et l'incarnation sociales des conditions posées par le développement historique. C'est ce qui frappe, à première vue, quand on suit par la pensée toute la marche des combats révolutionnaires, en lisant la remarquable étude de P. Werner : La République des Soviets de Bavière (1).

À Munich, le mot d'ordre du prolétariat : le ré-

(1) P. Werner : Die Bayerische Räterepublik, Tatsachen und Kritik. Frankes Verlag, Leipzig.

Cette brochure parait dans la Bibliothèque Communiste.
masses, leur activité, sont dirigées sur une voix erronée. Elles ne voient devant elles que le but étincelant, ne prêtant pas d'attention à la route semée de pierres et d'épines, qui les sépare du but. Un pays comme la Bavière, où la prédominance de l'agriculture est incontestable, où celle-ci est tout entière aux mains d'une classe paysanne riche ; un pays dont l'industrie est insignifiante; un pays dans lequel les criantes contradictions de classe, dans le sens actuel du mot, ne jouent pas de rôle décisif, ne représente pas un terrain favorable sur lequel la société socialiste prolétarienne peut être installée, avant d'avoir été implantée dans les autres parties de l'Allemagne. Et les masses prolétariennes, dans ces autres parties du pays, plus développées en capitalisme, restaient sourdes et aveugles à cet exemple et à ce signal qui leur était donné par leurs frères de Munich. Au contraire, la contre-révolution fit preuve du flair le plus fin dans l'évaluation des événements de Munich. Dans une touche unanimité «nationale», tous les Ebert, Hoffmann, Blauss et Gradnauer s'unirent pour salir et calomnier la république soviétiste de Munich ; tandis que Noske, Hass, Herrgott et Hepp se liguaient pour la noyer dans le sang.

Ces journées révolutionnaires se sont terminées par une affreuse, une énigmatique tragédie. L'histoire du Munich soviétiste, c'est l'histoire de cette allumette revêillée trop tôt qui, fascinée par la lumière du beau soleil, s'étale par un jour glacial, avec un cri triomphant, dans les cimes éthérées, et là, saisie de froid, retombe, mourante, sur la terre glacée. Triste tableau, qui nous donne en même temps l'espérance et la certitude que le printemps viendra. L'expérience de la république soviétiste prolétarienne de Munich rappelle les mots de Karl Marx, que le prolétariat, tout en étant un géant par ses tâches et par ses forces, l'est aussi par ses fautes et dans ses aberrations. Ce choc révolutionnaire fut une faute immense, mais — telle est déjà la dialectique vivante de l'histoire — il fut, en même temps, un immense pas en avant : les masses prolétariennes se sont mises hardiment à briser le vieil appareil capitaliste gouvernemental et à le remplacer par un nouveau régime, qui leur met en mains la totalité du pouvoir. Comparativement aux journées de janvier, nous voyons un enrichissement sensible du programme révolutionnaire et un accroissement considérable de l'audace des masses. Dès lors, l'avenir de la révolution prolétarienne se présente chargé de force et de promesses.

L'attitude des communistes vis-à-vis des événements de Munich était, au fond, fixée d'avance. Ferment, avec mépris, ils refusèrent de reconnaître la pseudo-république soviétiste de Hayer. Dans les tentatives impétueuses des masses laborieuses, ils n'avaient pas pu ne pas voir une action prématuée. Mais quand la lutte fut déclenchée, quand, bravement et hardiment, les ouvriers prirent les armes, les communistes ne purent pas rester des spectateurs passifs. Ils s'employèrent à ce que le présent, avec toutes ses erreurs et toutes ses aberrations, servit de leçon bienfaisante pour l'avenir, de garantie que, dans la prochaine action, on ferait preuve de plus de conscience révolutionnaire et d'unité. C'est ainsi qu'ils ont été, en quelque sorte, les critiques et les conseillers bienveillants dans les tentatives incertaines et souvent erronées du prolétariat de Munich, qui cherchait à réaliser et à maintenir le pouvoir soviétiste. Sans la moindre hésitation, ils prirent sur eux leur part de travail et de responsabilité en entrant dans les Soviets au moment le plus difficile, lorsque ceux-ci eurent besoin d'une direction ferme et consciente. Et ils ont conscienceusement porté le fardeau de cette besogne, pleine de difficultés et de responsabilités, aussi longtemps que la non-maturité de l'action révolutionnaire du prolétariat de Munich, résultant de toute la situation objective, ne s'est pas révélée dans toute son évidence. Les social-traîtres et les lourdeaux bourgeois qui démisionnèrent après défaite, redevinrent pour une heure de nouveaux pontifes et la pseudo-république soviétiste bouffi, pour quelques instants, fit sa réapparition.
A Munich, nous voyons que les hurlements : «À bas les spartakistes ! » sont le mot de ralliement pour les contre-révolutionnaires de toutes nuances, tant du camp de la social-démocratie majoritaire que de la bourgeoisie. Ces hurlements inspirent les détracteurs bourgeois, qui déversent des torrents de mensonges et de boue sur la république soviétique et servent d’accompagnement aux coups de crosse appliqués sur la tête des ouvriers catholiques, suspects d’esprit révolutionnaire. Et, même après le rétablissement de la sécurité des coffres-forts des banques, on continue à condamner à mort des centaines d’innocents.

Dans les journées de mars à Berlin, des centaines d’hommes ont été tués au nom de l’ordre bourgeois. À Munich, on en a fusillé des milliers. Parmi eux, avec la fleur de la classe ouvrière révolutionnaire, ont péri les partisans les plus énergiques, les plus conscients et les plus fidèles du communisme.

C’est ici que le destin cruel a emporté un des militants les plus valeureux : Eugène Léviné. Il n’a pas été assassiné, comme Karl Liebknecht, Rosa Luxembourg et Léon Jogiches, mais bien « exécuté ». La différence n’est que dans la forme. En réalité, Léviné est tombé victime de lâches assassins, et le voile juridique transparent du procès judiciaire, dont la mise en scène fut faite selon toutes les règles de l’art, souligne bien plus encore toute leur lâcheté. La balle qui a traversé la poitrine de Léviné, en vertu du verdict par lequel l’odieuse comédie judiciaire s’est terminée, n’a pas seulement foudroyé un combattant communiste : elle a aussi porté un coup mortel à la justice bourgeoise.

Développement ultérieur de la lutte.

Rappelons que la période comprise entre l’insurrection berlinoise de janvier et la proclamation de la république soviétique à Munich, est remplie de grèves révolutionnaires et de collisions sanglantes, dans lesquelles les deux côtés opposants firent preuve du plus grand acharnement. À Brême, à Dusseldorf, dans le bassin houiller du Rhin et de la Westphalie, à Brunswick, à Halle, à Erfurt, à Hambourg, à Stuttgart, à Chemnitz, à Leipzig, en Haute-Silésie, en maints autres endroits, on s’efforce de démontrer aux ouvriers, par la force des armes, tous les bienfaits du régime capitaliste. Dans toute l’Allemagne, la terre est arbrée du sang des prolétaires révoltés. Sans doute, l’extension de la lutte révolutionnaire et son imminence nous empêchent d’en voir toute la grandeur, et d’en juger l’ampleur et l’importance. Mais si l’on réunit dans un seul ensemble tous les phénomènes isolés, dispersés, après avoir rétabli leur lien intérieur, et si l’on envisage cet ensemble dans une perspective historique, il est impossible de ne pas reconnaître que, dans ces quelques derniers mois, l’avant-garde du prolétariat allemand a fait, dans la voie de la lutte révolutionnaire, un pas gigantesque de la plus grande importance. Comparez à la bataille livrée par le prolétariat allemand avec une si héroïque passion, la lutte de la bourgeoisie contre l’État féodal n’apparaît-elle pas, en dépit de tout le romantisme des sociétés secrètes, des complot, des barricades surgissant de terre, des armes forgées dans les ténèbres, n’apparaît-elle pas, quand même, insignifiante et presque puérile ?

Le début même des actions révolutionnaires souligne à peine cette différence. D’un côté, le prolétariat géant, issu de l’immense domaine de la production usinière, groupant dans son ensemble des millions d’hommes ; de l’autre, la petite bourgeoisie bien rangée, logeant dans l’étroitesse d’une ville moyenâgeuse, avec des corps de métiers dont les proportions, en comparaison, ne dépasaient pas celles
d'un jouet ; d'une part, une tendance vers un but, coïncidant avec la marche implacable de l'histoire : instauration d'un nouveau régime social, création d'un nouveau monde, dans lequel seront abolies toutes les barrières de classe entre les hommes ; d'autre part, le désir de donner une nouvelle forme à l'État, dans l'unique but d'établir et d'assurer le règne de la nouvelle classe aspirant au pouvoir. Dans l'histoire de l'Allemagne, nous ne connaissons qu'un seul mouvement qui puisse être mis au rang des combats révolutionnaires de 1919 ; c'est la formidable insurrection paysanne contre les seigneurs et oppresseurs. Ceux qui participaient à cette révolte aspiraient plus ou moins consciemment à un nouveau régime social : ils voulaient établir le « règne communiste de Dieu sur la terre ». Les revendications idéales du christianisme, tournées vers la vie intérieure et l'eau delà, devaient verser un flot de nouvelle vie dans les survivances réelles de la communauté primitive et, de la sorte, contribuer à l'organisation d'une société nouvelle.

Il ne peut y avoir de doute, qu'au cours de cette période, la révolution s'est rapprochée de son but grandiose. Par son programme et son sens historique, la lutte révolutionnaire se développe constamment d'une courbe ascendante. À Berlin, lors des journées de janvier, l'avant-garde du prolétariat allemand cherche à assurer à la révolution la liberté de mouvement et d'action. Comme si elle effectuait une reconnaissance, scrutant le terrain de la bataille prochaine, elle veut, au moyen du renversement du gouvernement qui, tout en se couvrant du pavillon social-démocrate, sert les intérêts du capital, libérer la voie de la Révolution de cet obstacle qui, d'après sa conviction, est le plus important. Les journées de mars, à Berlin, ont, en partie, le même sens, mais seulement en partie. En relation avec leur point de départ et avec le mouvement révolutionnaire, dans les autres contrées du pays leur trait fondamental est la revendication de la socialisation et du régime soviéétiste. Cette revendication est encore assez confuse et nébuleuse. Les masses ouvrières espèrent encore que cette revendication sera réalisée légalement par le gouvernement et par le parlement de ce même État, dont l'âme capitaliste se révèle aux ouvriers par le crétinisme des mitrailles et le grandement des canons lourds. De la sorte, dans le programme des journées de mars, se reflètent encore les idées les plus confuses sur la nature des Soviets, sur l'association harmonique du partisarisme avec le régime soviéétiste, les vieilles illusions sur la valeur de la démocratie bourgeoise, etc., en un mot, toutes ces faiblesses de conscience et de volonté, qui laisserent leur empreinte caractéristique sur le programme tactique, composé à ce moment de la social-démocratie indépendante. Le sens historique de la lutte de Munich démontre l'énorme distance franchie par le sentiment révolutionnaire de l'avant-garde prolétarienne, depuis les journées de janvier. Le sens de cette lutte consiste, sans contredit, dans la destruction de l'État capitaliste, l'établissement de la dictature du prolétariat et d'un nouveau régime communiste. Certes, ce sens était encore altéré par des confusions, des illusions, des incertitudes dans l'évaluation des faits et par l'indécision dans l'action, mais il n'en représente pas moins un solide point central autour duquel s'accumulaient les éléments révolutionnaires. Il n'en est pas moins nécessaire de reconnaître qu'à Munich, l'avant-garde du prolétariat menait sa lutte après s'être affranchie dans une large mesure, de ses préjugés, politiques et sociaux. De la sorte, cette étape de la lutte révolutionnaire apparaît, non seulement en raison de ses proportions, de sa persévérance, de l'abondance des victimes, mais en raison de son sens historique, comme le point culminant de la lutte entre la bourgeoise et la classe ouvrière. C'est pourquoi, elle conservera son importance pour les actions révolutionnaires ultérieures, même si elles se renouvelaient, au début, sur un niveau inférieur.

La période de la République soviéétiste de Munich est comme un feu de signal, allumé dans le lointain pour éclairer les masses combattantes du prolétariat d'Allemagne.
Résultat des combats révolutionnaires.

Pourtant, en dépit de la croissance du sentiment révolutionnaire, l'avant-garde de la classe ouvrière allemande n'est-elle pas allée, constamment, de défaite en défaite ? N'a-t-elle pas sacrifié par milliers ses combattants intrépides, n'a-t-elle pas perdu des leaders irremplaçables ; cela ne prouve-t-il pas que cette lutte était inutile ? Où sont les résultats politiques et économiques de la lutte révolutionnaire, qui s'est prolongée de janvier jusqu'en mai ? Ainsi interrogent les lâches et les poltrons, qui ne vaincront jamais, car ils n'oseraient jamais se lancer dans une action audacieuse. Ainsi interrogent, avant tout, les beaux esprits, pour lesquels la lutte émancipatrice prolétarienne est un simple problème d'arithmétique, dont la solution, d'après eux, sera donnée au moyen de l'addition de petits faits « positifs ». La preuve finale de leur sagesse reste une morale de platitude bourgeoise, qui déclare qu'un « tiens », vaut mieux que deux « tu l'auras ».

Traduit en langage politique, cela veut dire : Le prolétariat doit préférer un monde mauvais, un accord avec le capitalisme sur le terrain de la démocratie bourgeoise, du parlementarisme, des réformes sociales et des contrats collectifs, à la lutte révolutionnaire pour l'écroulement du capitalisme.

Combien cette manière de voir est inférieure à cette ancienne morale, qu'ils préchent autrefois à la bourgeoisie combattante, ses meilleurs représentants : « La liberté et la faim valent mieux que la cage d'or de l'esclavage ».

Le prolétariat de nos jours ne peut même pas s'attendre à recevoir, dans la société capitaliste, « la cage d'or de l'esclavage ».

La guerre mondiale a abouti à un anéantissement colossal des biens et richesses publics, tel qu'il ne s'en était jamais vu à aucun moment de l'histoire, et à une destruction sans mesure de l'appareil de production publique. Elle a posé, en même temps, devant la société, les problèmes les plus difficiles pour surmonter le chaos qui en est résulé, pour sortir des misères qu'elle a engendrées, pour lutter contre l'insuffisance des biens matériels et moraux. Auprès d'un tel état de choses, l'existence ultérieure de l'économie capitaliste, fondée sur l'extraction des bénéfices et de la domination de classe bourgeoise, peut signifier seulement le plus impitoyable, le plus féroce renforcement de l'exploitation capitaliste du prolétariat, menaçant les grandes masses de la misère et de l'esclavage. L'ouvrier ne sera pas même en état de tenir en main la plus petite chose. Le retour à la barbarie ou la conquête du pouvoir politique et l'établissement du socialisme, c'est non seulement une question de vie ou de mort pour toute la société, mais pour lui une question d'existence personnelle. Voilà pourquoi il ne lui reste qu'un parti : la lutte ! Au reste, est-il bien vrai que la lutte révolutionnaire n'a coûté au prolétariat que des pertes et ne lui a donné aucun profit ? C'est faux. Rasp. l'histoire. La lutte émancipatrice du prolétariat, avance constamment, irrésistiblement, mais elle ne va pas toujours en droite ligne, ni de victoire en victoire. Elle fait des tours et des détours. Il y a ses ascensions et ses chutes. Mais ce qui la caractérise, c'est que la défaite rehausse le prolétariat, le porte en avant et le rapproche du but. Comme il est indiqué dans le Manifeste Communiste, le résultat le plus important de la lutte de classe prolétarienne, de son sens historique, n'est pas telle ou telle « acquisition » positive. Il réside dans l'augmentation de la cohésion, du sentiment social et de l'activité des déshérités et des exploités, en tant qu'ensemble de classe, et dans le renforcement de la volonté de lutte pour l'émancipation. De ce point de vue, les défaites de l'avant-garde prolétarienne combattante — défaites dont l'événabilité reste du développement du processus historique — perdent leur force paralysante. Elles sont également le gradin préparatoire pour les victoires futures. Elles ne deviendraient de véritables défaites qu'au cas
où le prolétariat sortirait d’elles, en maudissant le sort, après avoir perdu la foi en lui-même et dans son œuvre, sans avoir rien appris.

Nous avons mentionné plus haut qu’aux combats révolutionnaires de son avant-garde, en 1918, le prolétariat était redevable de l’acquisition de la clarté de ses mots d’ordre, de l’élaboration d’une tactique plus conforme au but et du renforcement de l’état d’esprit combattif. C’est ce qu’a révélé l’« indignation » contre la politique de la bureaucratie syndicale, dans le plus fort syndicat allemand : les métallurgistes. Cela s’est fait sentir par un vigoureux coup de barre à gauche, qui s’effectue sous la pression du sentiment social grandissant des masses, au sein de la social-démocratie indépendante, en dépit de ce que les leaders les plus marquants de ce parti n’approuvent pas cette nouvelle orientation, et, même ouvertement, se prononcent contre elle. Il ne peut y avoir de doute que l’expérience puisée dans les mois révolutionnaires, doit se refléter saluairement sur la lutte révolutionnaire future. Mais il faut pour cela que l’avant-garde révolutionnaire prolétarienne se rende pleinement compte des conditions historiques et évalue exactement les forces de ses ennemis et de ses amis. Elle ne doit plus, donnant dans les provocations, combattre par petits groupes, contre un ennemi supérieur en forces, elle ne doit pas permettre de laisser disperser ses forces propres. Ses hardis détachements de choc, isolés, doivent apprendre à attendre que de gros bataillons les rejoignent. Les gros bataillons de l’armée prolétarienne doivent être pénétrés du sentiment de solidarité de tous les participants à la lutte révolutionnaire. Ils doivent se rappeler que la défaite de chaque détachement d’avant-garde est aussi la leur. L’ennemi capitaliste du prolétariat, en lutte pour son émancipation, a compris, avant et mieux que lui, la nécessité de la solidarité dans le combat. Dans chaque révolte particulière de ses esclavas, il envisage le danger pour l’œuvre entière. Pour Noske, comme autrefois pour Puttkammer, « l’Hydre de la Révolution » se cache derrière chaque grève quel-
Importance de la tradition révolutionnaire.

Depuis les combats révolutionnaires de 1919, un large torrent de sang sépare la bourgeoisie et le prolétariat d'Allemagne. Il est impossible d'y jeter un pont, en dépit de tous les efforts que pourraient faire les socialistes démocrates majoritaires, dont les mains sont encore souillées du sang de nos frères, qu'ils ont assassinés. Ce torrent de sang est. pour le prolétariat, une source infiniment de forces vives. C'est un fait. La lutte révolutionnaire a enrichi les ouvriers allemands d'une valeur idéale inestimable, dont l'insuffisance s'était douloureusement fait sentir tant dans leur psychologie, que dans toute leur histoire. Grâce à l'expérience de la guerre civile, les prolétaires d'Allemagne se sont instruits à la lutte révolutionnaire et ont appris à combattre un ennemi disposant des engins de mort les plus perfectionnés. De plus, ils ont reconnu que la discipline extérieure, qui se traduit par le paiement régulier des cotisations et la diffusion des Bulletins officiels, une discipline dont l'importance ne peut tout de même pas amener d'elle-même les déserts et les exploitements des déserts de la société capitaliste à la terre promise de la société communiste. Le crétinisme des mitrailleuses a fait pénétrer solidement dans leur âme le sentiment qu'il existe des moments historiques où le prolétariat doit, sans hésitations, sans un moment de doute, se donner tout entier et sacrifier sa vie pour atteindre son but. Les combats de janvier-mai 1919, ont créé, pour le prolétariat allemand, une tradition révolutionnaire d'une signification éducatrice inappréciable.

Ce fait marque l'achèvement de la période de lutte éminipatrice prolétarienne, qui commence avec la fin de la guerre franco-allemande de 1870-1871 et qui s'écoul a sous son influence, ainsi qu'il avait été prévu par Karl Marx, avec une géniale clairvoyance.

En Allemagne, où s'était transporté le centre de gravité de la grande lutte historique entre le capital et le travail, cette période historique fut une longue lutte acharnée de la bourgeoisie contre le prolétariat organisé. Le capitalisme, qui se trouvait encore dans les rangs impérialistes, révait d'étouffer le socialisme, au moyen de lois d'exceptions. Le prolétariat s'est défendu, luttant pour son existence présente et ultérieure, résolument et délibérément, sans épargner les sacrifices. Cependant, en dépit de tout l'héroïsme de sa patience et de sa hardiesse combative, cette lutte ne prit jamais un caractère de combat révolutionnaire déclaré. Elle resta une petite guerre, qui consistait en une mystification habile des autorités toutes-puissantes, en une dispute juridique entre les procureurs et les juges, et en des discussions parlementaires avec les partis bourgeois et leur gouvernement.

C'est dans la période d'action de la loi contre les socialistes, que s'élabore cette coutume, accablante pour l'adversaire, de la stricte légalité de la lutte, coutume qui caractérise la lutte de classe du prolétariat allemand jusqu'à la révolution.

Cette vérité la plus évidente, que les méthodes de lutte révolutionnaire, dans certaines conditions historiques, deviennent superflues, que leur application dans un tel ordre de choses doit être même évitée, fut transformée en l'absurde principe historique que le prolétariat, dans tous les cas, doit éviter les combats révolutionnaires. Le conditionnel s'est transformé en absolu, en « impératif catégorique » de la lutte de classe prolétarienne. La tradition s'est figée, après s'être transformée en forme mourante. Karl Kautsky, prêtre et gardien du « pur marxisme », ainsi que le « comprenait » la direction du parti socialiste, a théoriquement canonisé la tactique qui consiste à éduquer successivement le combat, tactique dont on finit l'unique et salutaire « stratégie » et ce, juste au moment où l'impérialisme, arrivé à son apogée, pouvait les masses prolétariennes dans une action formidable qui aurait pu, en s'avivant, se changer en lutte révolutionnaire.
La guerre universelle a montré clairement, même aux plus bornés, qu’une insolente réalité se moquait depuis longtemps déjà des prétentions de Kautsky sur « la supériorité » de sa « stratégie », à laquelle ne croient plus, en général, que ceux qui ne veulent pas de la lutte révolutionnaire. Le poing brutal de Noske a brisé définitivement la vieille tradition idyllique. Désormais, au sein du prolétariat allemand, règne la tradition des combats révolutionnaires, devenue une force historique. Perdant son sang et ruisselante de larmes, mais avec la tête haute, fièrement, hardiment, le visage tourné au soleil levant, cette tradition s'est implantée au sein des ouvriers allemands. La signification historique de la tradition révolutionnaire du prolétariat consiste en ce qu'elle représente la création propre de celui-ci, le fruit de sa propre puissance créatrice. Elle consiste encore en ce que, luttant et mourant pour la révolution, les masses prolétariennes sortent des cadres dans lesquels la société bourgeoise renferme leur vie et leur activité, et par cela même, atteignent la liberté humaine absolue, constituant le but de la lutte émancipatrice de leur classe. La tradition révolutionnaire est la manifestation supérieure d'une nouvelle vie intérieure, d'une nouvelle activité de l'esprit des masses prolétariennes. C'est ce qui explique sa force entraînante, éducatrice et créatrice. Si les leaders du prolétariat ne craignent pas les perspectives d'une mort héroïque dans le combat, en se soumettant aux injonctions du devoir et de l'honneur, c'est là quelque chose d'inconcevablement précieux. Cela contribue à la formation d'une tradition révolutionnaire individuelle et éduque les révolutionnaires dans l'esprit de cette tradition.

Mais cette tradition ne se forme que lorsque la lutte révolutionnaire et la mort pour la révolution deviennent une manifestation ayant un caractère de masse, une expression de la grande communauté d'idée intérieure, une expression de la libre volonté des masses. Dans les veines de la jeune tradition révolutionnaire des ouvriers allemands, coule le sang de quinze mille victimes, et le battement de tous ces cœurs se confond dans un formidable grondement, qui appelle tous les immobilisés et les inerts, les indifférents et les apathiques, les hésitants et les indécis, et qui les presse impérieusement d'aller sans cesse plus avant et toujours plus loin!

Les amis, tout autant que les ennemis de la Révolution, considèrent que le facteur décisif de son triomphe en Russie, réside dans le fait qu'à sa tête se trouvent les chefs les plus talentueux et les plus grands. Et tous se cassent la tête sur cette énigme, pour savoir quelles « particularités nationales » ont pu faire apparaître, en Russie, la figure gigantesque de Lénine, les grandes figures de Trotsky, de Sverdlov, de Zinoviev, pour parler plus laconiquement de cette pléiade de chefs bolchéviks alors qu'en même temps, dans tous les autres pays, on est frappé de l'absence d'hommes politiques intelligents, doués et habiles à la direction. Les sagaces historiens de ce genre, ne comprennent pas le fond de la révolution et ne savent rien de l'histoire de la révolution russe. Ici, la révolution a triomphé parce que la tradition, par une longue lutte révolutionnaire, riche en victimes, a enfanté des militants de la race de Lénine, Trotsky, Zinoviev, Sverdlov et autres. Et, en dehors de ces brillantes personnalités marquantes, elle a créé des centaines, des milliers de Lénine, de Trotsky, etc., etc., d'hommes et de femmes, qui, de jour en jour, avec abnégation, consacrent toutes leurs forces à l'accomplissement de la tâche dont ils avaient été chargés, donnant jusqu'à leur dernier souffle, et, le plus simplement du monde, toujours prêts à lutter et à mourir pour la cause révolutionnaire.
Ceux qui sont tombés pour la Révolution.

Lors des anniversaires de la mort de Rosa Luxemburg et de Karl Liebknecht, les noms des grands leaders disparus seront sur les lèvres de tous les partisans sincères du socialisme international. Le prolétariat combattant du monde entier abaissera ses étendards devant leurs tombes. Avec un sentiment de pieuse reconnaissance, il les honorera ainsi que ces milliers, d’anonymes, d’inconnus, qui tombèrent, en 1917, dans la lutte avec la contre-révolution allemande. La destinée sanglante de Karl Liebknecht, de Rosa Luxembourg, de Léon Jouïchès et d’Eugène Léviné n’est que le reflet et le symbole de la destinée des masses. Quand le regard, tourné vers le lointain, erre sur l’étendue sans bornes de la mer, il s’arrête toujours sur les cimes étincelantes des vagues, annonciatrices de l’éternel mouvement des flots. Mais les cimes étincelantes ne sont que la couronne de la masse des flots mouvementés, et plus la lame est large et haute, plus leur éclat perçe dans le lointain.

Si Karl Liebknecht, Rosa Luxembourg, Frantz Mehring, Léon Jouïchès et Eugène Léviné, au moment de leur mort, apparaissent sur les cimes de la vague révolutionnaire, ce n’est assurément pas par un pur jeu du hasard. Toute leur vie, ils furent des pionniers de la tempête qui déchaîna les eaux, les souleva dans les airs et les précipita en avant. Leur mort est le couronnement de leur vie, pénétrée tout entière par l’unité intérieure de la conviction et de la cause, de la lutte révolutionnaire contre toutes les forces obscures opprimant les hommes, les rivant aux chaînes, les pourchassant comme des pauvres et des indigènes, du banquet de la vie civili-
sée. « Mort au Spartakiste ! » « Le Spartakiste, voilà l’ennemi de la société ! », tels sont les cris avec lesquels on assassine traitreusement les milit-
tants les plus marquants du prolétariat révolutionnaire, avec lesquels on met à mort des milliers de combattants prolétariens. Ce cri fut naïf et stupide pour autant qu’il était provoqué par l’idée que le « Spartakiste » avait « créé » les événements de janvier et de mai. Mais, en général, il n’était pas dépourvu de quelque sens intérieur, car le « Spartakiste » avait bien excité et éduqué cet esprit d’in-
surrection. L’esprit de révolte des masses proléta-
riennes qui s’est fait sentir avec la violence d’un élé-
ment dans la lutte révolutionnaire de 1919. L’impé-
risseau mérite de nos chefs disparus restera, pour toujours, d’avoir appartenu au groupe « Spartacus », appelant par la parole et l’action les esclaves du capital à la révolte, au moment où les chefs de la majorité social-démocrate, remplissant le rôle d’en-
rôleurs et de généraux, poussaient les masses prolé-
tariennes dans le massacre de la guerre universelle. Ces chefs continuaient à enflammer les masses même pendant la révolution, lorsque les social-majo-
ritaires s’efforçaient de rejeter le prolétariat sous l’ancien joug et que les leaders des indépendants, in-
décis, se tenaient timidement à l’écart.

Mais que signifie ce mot : « Spartacus » ? « Spar-
tacus » — ce n’est pas seulement, pour les hommes, le vieux rêve éternellement rajeuni de s’émanciper de toutes les misères sociales, le rêve qui, dans les formes idéologiques les plus diverses, passe en tâ-
tonnant, cherchant sa route à travers toute l’histoire et qui trouve son incarnation dans les vers enflammés des poètes, des prophètes et des fondateurs de religions. « Spartacus », c’est la conscience, la vo-
lonté, l’aspiration active à la réalisation de ce rêve et, de plus, une forme historique supérieure de lutte pour la liberté, pour la souveraineté de tous les participants à la lutte, pour le socialisme inter-
national. Sous le drapeau du socialisme internatio-
nal, « Spartacus » rassemble les masses proléta-
riennes dispersées et dupées pour la lutte contre les oppresseurs, au moment où le capitalisme impéria-
lisé, avec un mépris absolu, dénie à ces masses toute dignité humaine, les foule aux pieds en les forçant
à la guerre fratricide, à la négation de leur idéal humain et à son abjuration. Sous le drapeau du socialisme international, « Spataucus » rassemble les masses prolétariennes dispersées et dupées, même lorsque la révolution se met en marche en Allemagne, et quand on s'efforce de la transformer en coupe-vénale de la minorité bourgeoise. « Spataucus » rallie les masses d'esclaves dans une solide unité guerrière, en vue du dernier assaut décisif. Les chefs disparus travaillèrent sous le drapeau de « Spataucus » avec une fidélité et un attachement inébranlable à la cause commune.

Karl Liebknecht, agitateur talentueux, infatigable, réveillait et entraînait les masses par le feu de sa profonde conviction intérieure, par la flamme de sa parole ardente, galvanisant leur volonté de conquérir la liberté. Intégriste soldat de la Révolution, il va au-devant des masses, sans perdre de vue, un seul instant, le but suprême. Il est des premiers social-démocrates allemands qui stigmatisèrent le militarisme et l'impérialisme comme les ennemis les plus dangereux, les plus mortels de la classe ouvrière et qui se donnèrent pour but de terrasser sans faiblesses ces ennemis, Karl Liebknecht réunit, pour cette lutte, de nouveaux régiments de militants résolus, appelant sous le drapeau du socialisme — et c'est là son impérissable mérite — toute la jeunesse révolutionnaire. Il devient pressent la trahison ourdrie dans le camp de la social-démocratie et s'efforce, par une lutte courageuse, de la pousser. Se moquant du danger, ne comptant pas avec les pertes, il mène inlassablement la lutte, impétueux et téméraire, se jetant dans le feu de la mêlée avec la persévérance et l'audace des grands révoltés. Karl Liebknecht, pendant très longtemps, ne trouvant d'appui nulle part, fut le premier des cent député social-démocrates du Reichstag qui leva le drapeau immuable du socialisme international au-dessus des champs de bataille où fumait le sang ; c'est à ce titre qu'il est devenu l'éducateur, le guide, le combattant d'avant-garde, l'exemple le plus noble et le plus réconfortant pour les prolétaires de tous les pays. Les poursuites, les années d'emprisonnement, ne purent pas briser sa fidélité à ses convictions, user son esprit passionné de combativité. Pendant la révolution, il lutte avec une maîtrise presque surhumaine, continuant jour après jour, le corps à corps avec l'ennemi, jusqu'à l'heure où il tombe perçé de balles, traîtreusement assassiné par des officiers.

A côté de Karl Liebknecht, un autre « spatakiste », Franz Mehring, chevalier né de l'esprit, maniant une plume tranche comme une épée. Doué d'un rare talent d'écrivain, ce brillant et laborieux historien renonce aux avantages et aux honneurs qui l'attendaient dans le camp de la bourgeoisie et se consacre avec le plus grand attachement et la plus grande abnégation à la cause du prolétariat. Aux heures les plus graves, il subit l'épreuve du feu et devient un vrai combattant révolutionnaire. Quand le gouvernement met en vigueur la loi contre les socialistes pour le désarmement et la répression du prolétariat révolutionnaire, Franz Mehring, hardiment et résolument, se jette à la rencontre des capitalistes et des Junkers coalisés. Le 4 août 1914, quand la social-démocratie allemande se renie et passe du côté de l'ennemi impérialiste, aux accents barbares d'une musique patriote, apportant en sacrifice à l'égoïsme de domination universelle de la bourgeoisie des millions d'ouvriers, Franz Mehring, presque septuagénaire, se joint avec une juvénile ardeur au petit groupe de stoïques mil- liants qui déclarent la guerre aux impérialistes et aux social-patriotes et qui s'efforcent d'arracher à leur influence les âmes prolétariennes. Par ses derniers articles dans la Rote Fahne, il donne à la révolution ses dernières forces. L'esprit de « Spataucus » parle d'une voix haute et ferme dans la riche littérature qu'il laisse en héritage au prolétariat.

C'est avec un profond sentiment de reconnaissance que nous fournissons notre pensée vers Léon Jogiches et Eugène Léviné, vers ces deux « étrangers », qui, semblables à la juive russo-polonaise Rosa Luxembourg, acquièrent par leur activité et
leur participation à la lutte, l'imprescriptible droit de cité dans tout cœur de prolétaire allemand épris de liberté. Leur mort tragique a mis le dernier sceau à la charte qui leur confirme ce droit perpétuel. Ces « étrangers » étaient des socialistes internationaux dans le sens le plus vrai de ce mot. Pour le bourgeois patriote, la patrie est, comme on le sait, où il vit bien, où il peut s'exprimer en language capitaliste, où il peut le mieux exploiter autrui et jouir de la vie. Pour les « spartakistes », la patrie était là où le socialisme avait besoin de leurs forces, où il exigeait leur vie. Les noms de Léon Loguichés et d'Eugène Lévîné sont inscrits en traits inéfacentables dans l'histoire de la révolution des deux pays. Sous le règne de la terreur tsariste, Léon Loguichés-Tichko insuffla au prolétariat de la Pologne russe l'esprit de « Spartacus » et lui communiqua une force créatrice. Avec Rosa Luxembourg, il est le fondateur et le chef du parti social-démocrate polonais, qui a conservé inaltérés les principes sacrés de l'internationalisme. Lors de la révolution de 1905, il marche d'un pas assuré, le regard étincelant, à la tête des esclaves révoltées. Après son évasion des geôles du tsar, il se consacre au travail et à la lutte révolutionnaires en Allemagne. A partir du moment où se déclencha la guerre universelle, il fut le camarade d'idée et le compagnon d'armes de Rosa Luxembourg, appelant les prolétaires au grand jugement historique contre le capitalisme malaisant, destructeur de vies humaines. Il est la main organisatrice de sa géniale amie, tout en étant sa conscience critique, qui ne se tint pas même une minute; il fut même, parfois, un pionnier du mouvement, en avance sur elle. Un énorme mérite lui revient du fait que la littérature d'agitation et de propagande, qui jeta une si vive lumière sur les causes de la guerre impérialiste universelle, tout en stigmatisant la banqueroute de la social-démocratie et en préparant les exploités à la révolution, put, en dépit de l'état de siège, s'imprimer et se répandre à la face même des argus de la censure et des limiers de la police.

On peut même dire que cette littérature, dans sa majeure partie, n'aurait jamais vu le jour, sans l'inlassable persévérance et l'initiative de Léon Loguichés. Son énergie fut d'une importance décisive pour l'organisation du groupe « Spartacus », qui devait réunir toutes les forces des esclaves révoltées. Il vint à bout victorieusement des difficiles problèmes des semaines révolutionnaires et la contre-révolution tua dans sa personne le plus fidèle exécuter des dernières volontés politiques de Rosa Luxembourg.

En 1905, Eugène Lévîné participe, en Russie, à la lutte révolutionnaire et pâye ce crime d'un emprisonnement. En Allemagne, issu d'une famille riche, il renonce aux avantages que lui procureraient sa naissance et une préparation scientifique universelle, il renonce à ses prérénatives d'universitaire, et devient ouvrier. Avec sa femme et ses enfants, cet homme, dont l'âme est essentiellement sensible et impressionnable, supporte toute l'immense amertume des privations de la classe prolétarienne. Eugène Lévîné accepte ces misères courageusement. Car, d'après ses opinions, celui qui veut sortir le prolétariat des fondrières de l'indigence morale et matérielle et le conduire vers les sommets de la liberté, à la lumière du soleil, doit lui-même se fondre totalement dans le prolétariat. Eugène Lévîné se donne pour tâche de marcher à sa tête, de lutter pour sa cause et de le diriger. La trahison de la social-démocratie et de la bureaucratie syndicale le pousse parmi les militants du groupe « Spartacus ». Il est présent partout où la cause de la liberté a besoin d'un esprit clair, d'une volonté forte, d'un travailleur consciencieux et d'un combattant. Eugène Lévîné se bat aux côtés des combattants de la révolte de janvier, à Berlin; il groupe les mineurs de Westphalie, qui revendiquent la socialisation et le régime soviétiste; à Munich, il va au-devant des ouvriers tenant le drap de la communardie et meurt avec cette exclamation de fière confiance dans la victoire :

« Vive la révolution universelle ! »
Les spartakistes qui succombèrent en 1919, formaient une élite bien supérieure au niveau habituel de la personnalité, qui s'était groupées autour de celle qui personnifie le cœur, brûlant du feu sacré, de « Spartacus », son œil clair, pénétrant, sa volonté d'acier : Rosa Luxembourg. En fait, Rosa Luxembourg incarne l'âme même de « Spartacus », du chef immortel de la grande révolte des gladiateurs. Sa vie n'est que travail et lutte, cri perpétuellement adressé aux esclaves de notre époque : Réveillez-vous ! Rappelez-vous que vous êtes des hommes ! Montrez-le en sortant de votre antre et en vous élevant jusqu'à la lumière du soleil. Votre jour viendra ! — Toute sa vie est de laboureur et de soucis, d'héroïsme et d'abnégation, d'aspiration à ce que les opprimés eux-mêmes écrivent de leurs propres mains la charte de la liberté humaine, à ce qu'ils se transforment de porteurs soumis de la croix, en combattants conscients, courageux et dévoués. L'œuvre de Rosa Luxembourg est une longue suite d'efforts héroïques, dirigés vers un seul et même but. Ses vertus personnelles brillent et enflamment, elles réchauffent et nourrissent, engendrant la vie et apportant la mort. Elle est animée par une seule volonté, dirigée inébranlablement vers un seul et même but : éveiller chez les ouvriers la volonté de puissance et leur donner la capacité de mettre à exécution le verdict de l'histoire contre le capitalisme.

A partir du jour où Rosa Luxembourg commença à vivre d'une vie consciente, elle se consacra totalement aux humbles et aux opprimés. Ce ne fut pas, chez elle, charité sentimentale, qui par-dessus tout s'admire elle-même, bien qu'il n'y eût pas de cœur plus sensible, de main plus généreuse, toujours prête à secourir son prochain, que le cœur et la main de cette femme remarquable — non, c'était un désir d'ennoblir les humbles et les opprimés, après avoir éveillé en eux le sentiment et la volonté de s'affranchir des chaînes et de conquérir le monde entier. À peine adulte, Rosa Luxembourg élit sa patrie et son arène d'activité en Allemagne. Car, comme son sentiment scientifique le lui fit prévoir, au point de développement où en était alors la société, la mêlée décisive la plus proche pour la liberté prolétarienne doit se produire en Allemagne. Rosa Luxembourg veut mener les esclaves, armés d'une saine conscience de classe, vers la victoire. Elle commence alors cette longue lutte avec « l'inconscience des masses », cette lutte ardente, inlassable avec la bourgeoisie falsificateur du socialisme révolutionnaire international, qui contamine tous les milieux de la social-démocratie. Elle combat, elle lutte par la parole et par la presse, en théorie et en pratique, dans les congrès du parti et dans les réunions publiques, partout où il y a la possibilité pour les esclaves de compter leurs forces et d'apprendre à agir.

L'activité de Rosa Luxembourg atteint son apogée lorsque, dans la première période de la guerre mondiale, les esclaves contemporains, fidèles à la social-démocratie et trompés par les fables sur la défense de la patrie, abandonnent le champ de la grande bataille pour leur émancipation et vont mourir aux accords des hymnes patriotes sur les champs de bataille de la guerre impérialiste. Son activité en était à ce point culminant, quand le désastre militaire impérialiste allemand posa devant les prolétaires la tâche de transformer la demi-révolution gouvernementale en une révolution absolue de régénération sociale. Dans ces graves moments historiques, Rosa Luxembourg prouve sa supériorité politique et révolutionnaire, ses qualités de champion du prolétariat. Du chaos sanglant de la guerre, elle tire pour la classe ouvrière la conviction certaine que l'heure est proche de l'écroulement du monde capitaliste, maintenu par les chaînes de l'esclavage. Montrant en exemple la banqueroute honteuse de la social-démocratie et de la deuxième Internationale, elle montre au prolétariat la nécessité d'observer la loi supérieure de la lutte de classe prolétarienne, de la solidarité internationale de tous les exploités, la nécessité d'attaquer le capitalisme, en se groupant dans une
internationale d'action commune. Cette conscience claire est suivie, comme toujours, chez Rosa Luxembourg, d'une action énergique, systématique, passionnée.

« Spartacus » commence à grouper et à centrer les asservis.

Dès lors, l'idée directrice qui règne absolument sur la vie et l'activité de Rosa Luxembourg, apparaît fortement et nettement : idée qui consiste à ne pas se limiter à organiser les sommets de la classe ouvrière, mais à grouper dans une puissante unité combattante tous les exploités, tous les asservis, tous les déshérités et opprimés du régime bourgeois ; à réunir, comme il est dit dans l'évangile, non seulement les appelés des riches organisations, mais tous les espoirs, les émigrés, les faibles de la vie sociale, qui traînent péniblement une misérable existence. La lutte révolutionnaire de tous les rendra forts et robustes. Il n'est pas que les cadres étroits du parti qui doivent grouper tous ceux qui ont une fibre humaine et qui peuvent lutter, qui sont obligés de lutter, mais quelque chose de plus solide, de plus durable, de plus indissoluble : la communauté d'idées, la communauté de volonté, dirigée vers un seul et même but élevé : la transformation du monde, afin qu'il devienne le patrimoine de tous, la patrie universelle de la libre et fière humanité, le domaine du travail créateur, la source des nobles jouissances. Aspirer à ce but ne signifie aucun mépris pour l'organisation, aucune négation de sa nécessité et de l'importance de sa tâche. Au contraire. D'après Rosa Luxembourg, un parti solidement groupé doit être l'épine dorsale de l'organisation et le cerveau de l'action géante des masses agissantes.

Mais dans ce parti, la force ne doit pas tuer l'esprit, l'idée, non le parti, doit être la force motrice principale. L'esprit, l'idée, doit grouper, même en dehors du parti, les masses d'ouvriers, les manuels et les intellectuels dans des phalanges combattantes, auxquelles la société capitaliste ne pourra pas résister.

Rosa Luxembourg est tombée à l'heure où les esclaves ne commençaient encore qu'à affluer sous les plis du « Drapeau Rouge » de « Spartacus ». Mais elle avait donné sa vie à la cause de la lutte prolétarienne bien avant de mourir. Elle l'avait donnée jour après jour, à chaque heure, jusqu'à la dernière lueur de ses forces. Nous savons qu'à n'importe quel moment, elle avait prête à donner modestement etjoyeusement sa vie pour la cause du socialisme. Nous pouvons être pleinement convaincus qu'elle est tombée gravement, comme tombèrent les héros de l'antiquité. Elle est morte avec l'inébranlable croyance d'une martyre chriétienne, souhaitant dans sa dernière pensée la victoire du socialisme, bénéfisant par un dernier élan de sentiment le bonheur qui lui était échu de le servir et d'entrevoir sa venue à travers la tempête révolutionnaire.

La lutte politique émancipatrice de la bourgeoisie allemande ne connaît pas de militants qui pourraient être mis au rang de nos grands morts de 1919. Nous nous inclinons avec vénération devant Robert Blum, Truchter et tant d'autres, qui donnèrent leur vie ou qui sacrifièrent leur liberté dans la lutte contre les forces du féodalisme. Ils furent des vaillants, pénétrés d'un idéal très élevé, animés d'un enthousiasme pur. Mais tout de même, la bourgeoisie allemande n'a produit, dans les années de 1848 et 1849, ni des groupes entiers de combattants révolutionnaires, ni des héros isolés de grande envergure. Ses plus grands esprits luttaient dans le domaine de la littérature et de la philosophie, non sur le terrain brutal de l'activité politique. La tragédie de leurs destinées résida dans ce fait que leur art et leur philosophie couvrirent d'une couche d'or le régime d'esclavage qu'ils avaient abhorré et — tout au moins par la pensée — voulu détruire tout en s'y soumettant, tout en le servant dans la mesure de leurs forces, dans les charges plus ou moins importantes qu'ils remplissaient. Le talentueux et délicat poète, le champion de la pensée libre, Lessing, après de nombreuses années
d'une existence de demi-famine, est mort bibliothécaire du prince Brunswick Wolfenbuttel. Richard Wagner, qui comprenait clairement le lien entre l'art et la révolution, qui rêvait de doter l'humanité d'un art populaire et qui combatit, en 1848, dans les rangs révolutionnaires, fut sauvé par la bonté du monarque demi-fou qui arrachait des griffes de la nécessité. Le royaume classique de la liberté du prolétariat, la révolution sociale, est construit sur le sol hideux de la politique. Il représente un régime mondial, qui synthétise en même temps la liberté universelle. Voilà pourquoi, dans la lutte pour la liberté, le rôle le plus important est joué par la conception du monde qui seule peut donner à la lutte la grandeur spirituelle et morale, la force et la capacité d'enfanter des grands hommes.

Nous sommes obligés de remonter au loin dans l'histoire allemande, jusqu'à l'époque de la réforme, à l'insurrection paysanne, pour trouver des événements comparables à la guerre sociale révolutionnaire de nos jours — et des hommes semblables à ceux qui dirigent cette lutte, portant son fardeau sur leurs épaules. Peu d'entre eux, il est vrai, atteignent le même niveau moral ; et les réformateurs social-démocrates majoritaires d'aujourd'hui trouveraient encore trop larges pour leurs chétives épaules les dérobes historiques des « modérés », des « révolutionnaires en pantoufles » de cette époque, contre lesquels les représentants « de la tempête et de la violence » jetèrent les foudres de leur courroux.

Certes, Martin Luther, après sa tentative hardie de révolutionner la société, s'est contenté du rôle incomparablement plus modeste de réformateur d'église. Mais si l'on compare à Luther, fils de paysan, plein de forces naturelles intactes, devenu poète et tribun, le flambeau spirituel de notre socialisme gouvernemental, le docteur David, celui qui paraîtra un petit magister scolastique poussièreux. Toute la grande sagesse des socialistes de gouvernement dans son ensemble ne rappelle qu'un trait de la « politique réaliste » « du cher homme de Dieu », du chef des paysans destructeurs de châteaux, qui se transformait en ami des princes, des « séculiers » ou tout simplement des empereurs de biens d'églises. Il s'agit de la sagesse bourgeoise de bon père de famille, qui fait que Philip Scheidemann se propose de se retirer dans sa tranquille retraite politique d'Oberburgmeister de Cassel, comme en son temps Luther, qui termina ses jours dans un « bien-être modéré », possédant deux monastères, une propriété séculaire et une métairie.

Maintenant comme alors, nous rencontrons les personnalités de la plus grande envergure là où la lutte a pour but de chasser la propriété au pouvoir des positions qu'elle occupe et de rétablir l'homme dans ses droits ; là où sérieusement pieusement, avec un audacieux mépris de la mort, on se bat pour le communisme, pour l'établissement sur la terre du royaume de Dieu, de l'égalité universelle, de la liberté et de la fraternité, dans la pleine acception du mot ; là où les hommes luttent pour la transformation de la morale de l'eau delà du christianisme en politique d'ici-bas, en réalité terrestre, en droit social.

Sur le sol secoué comme le cratère d'un volcan, de cette guerre sociale, la figure de Thomas Münster, « Spartacus » de son temps, nous apparaît. Poussé par un profond sentiment, il sacrifia à tous, ce qui constitue habituellement le sens et le contenu de la vie humaine pour n'acquérir, en échange, qu'une seule perle précieuse : le renoncement à toute personnalité, la consécration, corps et âme, au but poursuivi. Combattant sans peur de l'esprit et de l'épée, il veut amener les paysans révoltés et les prolétaires des corps de métiers au royaume communiste de Dieu ; avec eux, il supporte les privations, comme eux il souffre, comme eux il lutte, avec eux il meurt, grand dans la mort, géant par ses vues, par sa foi, digne de l'immortalité. Nous pouvons mettre au même rang que Thomas Münster les chefs spartakistes disparus, et cette
comparaison ne les diminuera en rien. Rosa Luxembourg est une personnalité d’une envergure-tout aussi grande. On le reconnaîtra, aussitôt que sur la personnalité, la vie et l’activité de Rosa Luxembourg, un tribunal, non politique, mais impartial et historique, aura porté son jugement.

Les combats révolutionnaires de 1919 et leurs pertes sanglantes peuvent faire pleurer ceux qui doivent y voir une menace et une atteinte à leur puissante situation, les pleureurs politiques des deux sexes, qui détestent la lutte comme la voix de leur conscience impure, car elle leur rappelle leur propre inactivité, leur couardise et leur égoïsme. Personne n’osera nous accuser d’indifférence envers les sacrifices accomplis, car nous en ressentons tous les jours douloureusement toute l’immensité. Ces combats nous ont fait des blessures qui ne se fermeront jamais, aussi longtemps que nous vivrons ; ils nous ont causé des pertes que jamais personne ne compensera. Mais il n’en est pas moins vrai que s’exhale de notre poitrine cette vibrante exclamation : "Quand même !" Oui, quand même et malgré tout, "Spartacus" restera fidèle à la lutte et aux victimes. Les combats révolutionnaires de l’année rouge n’ont pas été inutiles, les pertes les plus lourdes n’ont pas été vaines. Quinze mille cadavres de fiers combattants de la révolution et un nombre innombrable d’enfemés dans les prisons, c’est la preuve qu’un sein du prolétariat allemand, la concentration des masses est commencée et qu’elles vont consciemment, avec une farouche résolution, à l’assaut de la société bourgeoise. La lutte se développe. De nouvelles légions toujours plus denses se rallient, sous des mots d’ordre toujours plus clairs, obéissant à une tactique toujours mieux appropriée.

L’avant-garde du prolétariat allemand sort de la lutte de l’année écoulée trempée au feu et pénétrée de confiance en la victoire. Nos lamentations funèbres sur les combattants arrachés de notre sein, ce sont nos serments de combat : en signe de deuil, nous nous préparons à la lutte, sans rien perdre de notre courage et sans nous laisser abattre par le destin.

Une légende historique raconte que dans la bataille des nations des Champs Catalauniques, les adversaires se battirent avec un tel acharnement que les âmes des guerriers continuèrent, après leur mort, à lutter dans les airs. Nos compagnons d’armes disparus ne continuent pas la lutte dans les airs, mais avec nous, dans notre sein. Ils ne peuvent pas mourir ; ce qu’ils nous ont donné de leur nature et par leur activité ne peut pas péir. Tout cela est entré dans la chair et dans le sang de l’innommbrable multitude des prolétaires et s’est transformé chez eux en conscience, en volonté, en action. Des milliers de Liebknecht, de Rosa Luxembourg, de Loguiches, de Mehring et de Léviné, ont surgi maintenant au sein du prolétariat d’Allemagne et du monde entier ; dans les rangs ouvriers, il y a désormais des milliers de nouveaux combattants qui égalent ces grands morts en grandeur et en pureté de convictions, en stoïcisme et en fidélité au devoir, en audace et en abnégation. Voilà pourquoi nous ne les pleurerons pas, mais nous lutterons ! « Le branle-bas de combat sonne à nouveau, le combat va reprendre. »

L’organisation économique capitalistie, la société bourgeoise d’Allemagne sont mûres depuis déjà longtemps pour leur disparition. Nous avons devant nous les symptômes éclatants de la décomposition du capitalisme allemand. Le manque de matières et d’approvisionnement, la diminution de la production, l’affaissement de l’industrie, la dépréciation de l’argent, l’exportation de toutes les valeurs à l’étranger, le chômage, les prix de spéculation sur les objets de première nécessité — phénomènes signifiant, en un mot, la misère de plusieurs millions d’êtres — tout cela équivaut à la condamnation à mort de l’organisation économique de la société bourgeoise. Ce qui prouve aussi que sa politique est condamnée à mort, c’est l’état de siège, la défense et la milice militaire volontaire, la renaissance de l’ancien militarisme, le culte des Hiden-
burg et des intrigants de la camarilla d'officiers roya-
listes, le bavardage parlementaire sur la socialisation,
la comédie de la recherche des responsables de la
guerre universelle, les fraudes avec les emprunts
des caisses d'épargnes, l'émission considérable de
papier-monnaie, la livraison des travailleurs à l'im-
perialisme de l'Entente en qualité de boucs émissaires
et d'objets d'exploitation, la politique du poing de fer à l'égard de la Russie soviéti-
iste, etc... L'affaissement de la morale bourgeoise crée
au ciel, apparaissant dans les machinations des
hommes d'affaires, des agents de change et des spé-
culateurs de bourse, dans les superbes, dans le
scandale Skarech-Parvus, dans le procès
Marloh, dans les orgies que les riches, les repus
organisent aux dépens des pauvres affamés. L'Alle-
magne bourgeoise se rapproche irrésistiblement de
l'état, où la société, d'après Karl Marx, périt
parce qu'elle n'est plus en mesure d'assurer à ses
esclaves une existence même de famine. Dans ses
classes dominantes régne le même esprit que l'on
vit en France, sous l'ancien régime, en pleine pé-
riode de décadence: « Après nous, le déluge. »

Les mêmes symptômes de désagrégation du ré-
gle capitaliste s'observent dans les pays victo-
rieux de l'Entente. De plus en plus clairement, ap-
paraît leur impuissance à solutionner, ainsi qu'on
l'avait promis aux peuples, les difficultés nationa-
les, au moyen du droit, qu'ils proclament, des
peuples à disposer d'eux-mêmes, droit qui gît main-
tenant sous le talon de l'Entente ; en cela, le pro-
duit célèbre de la sagesse Wilsonienne, « la Société
des Nations » ne leur sera d'aucun secours, car
elle n'est rien de plus qu'une alliance défensive et
offensive du capitalisme mondial pour l'exploi-
tation, dans une ampleur universelle et pour la dé-
fense contre le socialisme. Il devient de plus en
plus évident que le capitalisme, dans les pays de
l'Entente, n'est pas en état d'écartler les contradic-
tions sociales, ni de les affronter. En dépit de la
victoire et des sommes formidables affectées à la

« restauration » de tout ce qui fut détruit par la
barbarie guerrière. Il apparaît que la guerre mon-
diale a ébranlé dans les pays victorieux tout le sys-
tème économique jusqu'à ses fondements, enf-
fant des difficultés financières insurmontables, en-
richi quelques fournisseurs et ruiné l'immense ma-
jorité de la population. Du cratère des contradic-
tions de classes doit sortir, d'un moment à l'autre,
tout incendie du sol recouverte de fleurs, ne pré-
tant pas d'attention aux esclaves que groupe « Spar-
tacu » pour la revendication de leur liberté. Le
crépuscule des dieux de la société bourgeoise tombe
sur tout l'univers, inéluctablement.

Mais nous ne serons pas obligés, en Allemagne,
d'attendre, dans une tension douloureuse, comme
cela fut dans les révolutions du siècle dernier, que
le cri du Coq gaulois nous annonce les premières
heures de l'aurore de la liberté. Tournons notre re-
gard vers l'Orient. Là-bas, l'aurore de la liberté s'est
déjà levée. Là-bas, depuis déjà deux ans, la Russie
socialiste et soviétique, avec un héroïsme et une ab-
négation sans exemple, lutte contre des difficultés
et des dangers que l'histoire, jusqu'alors, n'avait ja-
mais connus, contre la contre-révolution du dedans
tout les forces du capitalisme universel du
dehors. La Russie socialiste et soviétique sera pour
nous un symbole, une espérance et une garantie de
la venue des temps nouveaux, surgissant du chaos
de la chute de la société bourgeoise. Le prolétariat
combattant de l'Allemagne révolutionnaire doit cons-
struire un pont, par lequel le feu purificateur de la
révolution, destructeur du capitalisme, se répandra
de l'Orient à l'Ocident Soynons prêts, préparons
tout. Tendons chaque muscle dans le travail et dans
la lutte, afin que l'œuvre devienne esprit et l'esprit
œuvre! — Spartacus, lève plus haut ton drapeau!
Esclaves, en avant ! Tout par la Révolution ! Tous
pour la Révolution!
Bulletin Communiste
HEBDOMADAIRE
Organe du Comité de la IIe Internationale
TOUS LES JEUDIS, 16 PAGES : 0 fr. 50
PARIS, 123, rue Montmartre, PARIS (2e)

Le Bulletin Communiste a publié et publiera des articles, études, chroniques, de :

Max Albert, P. Frolich, Paul Lévy, Karl Liebknecht, Rosa Luxemburg, Frantz Mehring, Münzenberg, Talmeyer, Clara Zetkin (Allemagne).
H. Gorter, A. Pannekoek, Ravenstein, Henriette Roland Holst, S. J. Rutgers, Wijnkoop (Hollande), Djerszinsky, Félix Kohn, Marchlevsky, Léon Tycho (Pologne).
Koritchner, Otto Macht, Tomann (Autriche).
J. Humbert-Droz, Fritz Platten (Suisse).
Bela-Kun, Roudmiansky (Hongrie).
Askew, Inkin, Mac Lean, A. Mac Manus, Sylvia Pankhurst, Eden et Cedar Paul, Philip Price, Fred Willis (Grande-Bretagne).
Blagojeff, Dimitroff, Kabakichieff, Kolaroff, Maximoff (Bulgarie).
Max Eastman, John Reed (Etats-Unis).
Bombacci, Sarrati (Italie).
Högblom, Grimlund (Suède).
Martin Traumal (Norvège).
Kussinen, Sirola (Finlande).
Merino Gracia, J. Ramirez (Espagne).
Milkitch (Younge-Slavie).
Sen Katayama (Japon).
<table>
<thead>
<tr>
<th>Author</th>
<th>Title</th>
<th>Price</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>Boukharine</td>
<td>Le Programme des Communistes</td>
<td>1.25</td>
</tr>
<tr>
<td>A. Glebov</td>
<td>Les Syndicats russes et la Révolution (Préface de Boris Souvarine)</td>
<td>0.50</td>
</tr>
<tr>
<td>Antonio Coen</td>
<td>La Vérité sur l'Affaire Sadoul</td>
<td>0.50</td>
</tr>
<tr>
<td>Kertjenzey</td>
<td>Les Alliés et la Russie</td>
<td>3.50</td>
</tr>
<tr>
<td>Alexandra Kollontai</td>
<td>La Famille et l'Etat communiste</td>
<td>0.40</td>
</tr>
<tr>
<td>Lénine</td>
<td>Lettre aux Ouvriers américains</td>
<td>0.25</td>
</tr>
<tr>
<td>Lénine</td>
<td>Les Problèmes du Pouvoir des Soviets</td>
<td>0.50</td>
</tr>
<tr>
<td>A. Ransome</td>
<td>Six semaines en Russie</td>
<td>3.50</td>
</tr>
<tr>
<td>Jacques Sadoul</td>
<td>Vive la République des Soviets</td>
<td>0.40</td>
</tr>
<tr>
<td>Jacques Sadoul</td>
<td>Notes sur la Révolution bolchevique</td>
<td>7.50</td>
</tr>
<tr>
<td>Boris Souvarine</td>
<td>La Troisième Internationale</td>
<td>0.50</td>
</tr>
<tr>
<td>Boris Souvarine</td>
<td>Elége des Bolcheviks</td>
<td>0.60</td>
</tr>
<tr>
<td>Robert Thal</td>
<td>Deuxième ou Troisième Internationale (Préface de Boris Souvarine)</td>
<td>0.30</td>
</tr>
<tr>
<td>Léon Trotsky</td>
<td>L'Avènement du Bolchevisme</td>
<td>0.40</td>
</tr>
<tr>
<td>Léon Trotsky</td>
<td>Le Terrorismne</td>
<td>0.40</td>
</tr>
<tr>
<td>Clara Zetkin</td>
<td>Les Batailles Révolutionnaires de l'Allemagne</td>
<td>0.75</td>
</tr>
<tr>
<td>**</td>
<td>Le Programme du Parti Communiste russe (bolchevik)</td>
<td>0.60</td>
</tr>
<tr>
<td>**</td>
<td>Constitution de la République des Soviets.</td>
<td>0.30</td>
</tr>
<tr>
<td>**</td>
<td>Manifeste et Résolution de l'Internationale communiste (Introduction de Boris Souvarine).</td>
<td>0.50</td>
</tr>
<tr>
<td>**</td>
<td>Hommage à la République des Soviets, par H. Barbusse, B. Souvarine, etc.</td>
<td>1.25</td>
</tr>
</tbody>
</table>